

MOZART ET L'ACCORDEUR.

III

Ces bonnes paroles, loin de calmer l'accordeur ne firent que provoquer en lui un emportement plus violent encore.

— Je ne veux pas de votre pitié ! fit-il avec véhémence ; je ne veux de la pitié de personne ! Que ma destinée s'accomplisse ! Ce que j'ai dit je l'ai dit, je n'en démordrai pas. Qu'on vende tout chez moi, cette basse de viole, qui a appartenu à Porpora, ce clavecin sur lequel a composé Sébastien Bach, tous ces vieux instruments qui sont comme autant de verres de mon sang, qu'on me jette sur la paille, nu et sans pain, soit j'y suis résigné ; mais je ne me séparerai de ce piano, qu'avec la vie !

Ne comprenant rien à l'entêtement de Fischer, Mozart était tout prêt de le blâmer et de le taxer de folie lorsque le vieillard, hors de lui, ajouta :

— Vous ne savez donc pas que ce piano, pour moi est une relique ! vous ne savez donc pas que pendant deux ans il a résonné sous les doigts du divin Mozart ! Vous ne savez donc pas que pendant deux ans ce maître illustre y a préludé à cette musique céleste qui durera autant que le monde ! Vous ne savez donc pas que la vue seule de ce clavier me rappelle les plus belles heures de ma vie et me plonge dans l'extase ! Et l'on voudrait m'en séparer ! Jamais, jamais, vous dis-je ! Qu'on y renonce ! Je vendrai mon lit, mes chaises, tout ce que me laisse la loi, jusqu'à ma dernière quenille, et je mettrai les enchères dessus.

Devant cet enthousiasme qui tenait du délire, le créancier interdit jugea qu'il n'avait plus qu'à battre en retraite, et c'est ce qu'il s'empressa de faire.

Mozart avait fait quelques pas de côté et s'était caché dans l'ombre d'un meuble. Il se dirigea ensuite avec précaution vers le vieil accordeur qui, entendant du bruit et voyant s'agiter quelqu'un au milieu de l'obscurité croissante, demanda brusquement :

— Est-ce encore vous ?

Une voix répondit :

— Non, Fischer, c'est Mozart.

Mozart ne songeait nullement à produire de l'effet ; il en produisit un néanmoins des plus extraordinaires.

Mozart ! Mozart ! répéta Fischer d'une voix éteinte. Vous ici, maître ! Que puis-je... ?

Il ajouta presque aussitôt :

— Femme de la lumière, des lumières, Mozart le grand Mozart est chez nous.

Mozart arrêta d'un geste.

— Ne vous dérangez pas, dit-il. J'étais venu simplement vous demander un service.

— Un service ?

— Oui.

— Et quel service, maître, aurais-je le bonheur d'être en état de vous rendre ?

— Je donne demain un concert.

— Hélas ! je le sais, dit le vieillard, que, faute d'argent, consumant le désespoir de ne pouvoir y assister :

— Vous y viendrez ?

— J'y viendrai !... Est-ce possible ?... A quels titres ?

— C'est vous qui m'accorderez le piano !

— Accorder... moi !... Et Stein, que dira-t-il ?

— Je l'ai vu, je lui ai fait part de mon désir, et il n'a fait aucune objection.

— Oh ! alors j'irai, maître j'irai, n'en doutez pas fussé-je à la mort, dussé-je m'y traîner sur les genoux !

— A demain donc, Fischer, et bon courage !

Là-dessus Mozart se retourna, gagna la porte à tâtons et disparut.

Il laissa le vieil accordeur ému, transporté, oubliant sa misère pour s'enivrer par avance des délices que lui promettait la soirée du lendemain.

De cette soirée nous ne dirons que quelques mots. Elle fut presque un événement.

La nouveauté par-dessus tout peut-être en assura le succès.

Dans cette salle, tendue de riches draperies et splendidement éclairée, se pressa insensiblement la noblesse de Vienne.

Des membres de la famille impériale ne dédaignèrent pas de s'y mêler.

Aux premiers rangs, parmi un essaim de femmes éblouissantes de pierreries, vinrent s'asseoir les archiduchesses.

Les princes, les comtes, les magnats dans leurs riches costumes prirent place derrière.

Des familles de la bourgeoisie, de la finance, du haut commerce, il n'y en eut pas une qui n'eût là, aussi, ses représentants.

En peu de temps la salle fut comble.

Cette salle, si spacieuse qu'elle fût, se trouva de moitié trop petite.

Une foule assiégeait encore les portes. Elle se retira fort désappointée.

La recette atteignit un chiffre qui dépassait toutes les prévisions.

Ces heures devaient compter parmi les plus heureuses et les plus belles de la vie du jeune maître.

Il était alors dans la plénitude de son génie. C'était l'époque de symphonie en *sol mineur*, et du *Don Juan*.

Il se montra au-dessus de lui-même. Le public ravi ne cessa de l'acclamer.

D'un bout à l'autre ce concert fut pour lui un triomphe.

Fischer n'avait eu garde de manquer au rendez-vous. Retiré dans un angle de l'orchestre, derrière les musiciens, il écoutait de toutes ses oreilles.

Il pâmais, pleurait, semblait fou de joie, applaudissait à tout rompre, à ce point que par instants il faisait scandale et attirait tous les yeux de son côté.

Mozart ne le perdait pas de vue. Vers le milieu de la soirée, entre deux morceaux il se faufila à travers les musiciens, s'approcha du brave homme et lui dit :

— Quand tout sera terminé, ne vous en allez pas, Fischer, veuillez m'attendre : j'ai besoin de vous.

Il en fut de la seconde partie de cette fête comme de la première : l'intérêt se soutint, l'émo-